

“ trouve confondue avec les concubines. Les maîtres se servent de leur autorité pour contraindre leurs esclaves à se rendre à leurs desirs. L'abomination règne dans les lieux où les filles n'ont plus la liberté d'être chastes. Les villes sont remplies de lieux infâmes, et ces lieux ne sont pas moins fréquentés par les femmes de qualité qu'où par les femmes de basse condition. ” Qu'ajouter de plus ? Faudra-t-il parler des infamies de Néron et d'Héliogabale ? Rappelons-nous les honteuses discussions des sophistes de la Grèce sur ce qu'ils appelaient les deux amours ? Ce qu'il y avait de plus honteux, c'est que les hommes réputés les plus illustres, de même les plus vertueux, donnaient publiquement le spectacle de ces mœurs infâmes ou dissolues. On n'a point oublié la chanson que les soldats de César avaient composée sur leur général, et qu'ils répétaient en chœur, en le ramenant en Italie. Sophocle et Euripide se reprochent, en badinant, dans leurs épiques, des vices honteux que notre langue ne consent pas même à nommer. Le glorieux Périclès, le sage Socrate, l'austère Caton, n'étaient pas à l'abri de ces souillures.

Quel pouvait être l'esprit de famille dans une société flétrie par toutes ces impuretés ? Comment la chasteté et la décence pouvaient-elles exister dans le foyer domestique, quand elles étaient publiquement insultées ? Quelles mères, quelles épouses que les Lesbies, les Cynthes, les Délies, et toutes ces femmes qui passaient des voluptés sanglantes du cirque aux voluptés chantées par Catulle, Tibulle et Propertius ? Ainsi, la famille antique, déjà faussée par les lois, était corrompue par la religion et par les mœurs : elle disparaissait, peu à peu, dans un déluge de boue, lorsque le christianisme, semblable à l'Arche sainte qui portait l'avenir du monde parut pour la sauver.

DEUXIEME ARTICLE.

Avant de continuer l'étude de l'influence du christianisme sur l'esprit de la famille; nous devons répondre à une objection que le commencement de cette étude a provoquée, de la part d'un esprit plein d'admiration pour l'antiquité.

“ Nous aurions fait, selon lui, l'antiquité trop hideuse et trop corrompue, pour donner au christianisme exclusivement le mérite d'avoir ramené sur la terre la chasteté du corps et la pureté du cœur, ces deux sœurs immortelles qui en étaient exilées. Nous aurions méconnu les vertus qui existaient dans le monde païen, les génies philosophiques admirables qu'il a produits, la noble mo-

“ rale qu'ils ont prêchée, le divin Platon, le sage Socrate et d'autres hommes dont le souvenir honore encore l'humanité. ” Il y a de l'injustice à rembrunir ainsi le tableau de la situation de la société humaine, avant l'avènement du christianisme, pour rendre cette aurore intellectuelle et morale plus éclatante et plus belle, et c'est là un effet de lumière plus digne d'un peintre que d'un historien. ”

Nous présentons, ont le voit, l'objection dans toute sa force. A Dieu ne plaise que nous l'ayons méritée ! C'est surtout lorsqu'on défend la vérité qu'il faut renoncer, nous ne dirons pas seulement au mensonge, mais à cette exagération et à cette emphase qu'on doit laisser à l'erreur, à la défense de laquelle elles sont nécessaires. Nous n'avons donc pas voulu dire que, dans le monde païen, il ne pût pas y avoir, il n'y eût pas de nobles esprits et des cœurs honnêtes ; nous n'avons parlé que des lois et des mœurs générales de l'antiquité. Nous avons dit quelle était la règle, sans nier l'exception qui la confirme ; nous avons peint la société antique dans son ensemble, dans sa généralité, dans l'ensemble de sa corruption, dans la généralité de ses vices, sans vouloir ôter à quelques âmes privilégiées le mérite d'une protestation individuelle, honorable, mais impuissante, car, semblables à des flambeaux placés au sein d'une immensité ténébreuse, ils rendraient les ténèbres visibles sans les éclairer.

Un admirable historien, un philosophe divin, l'apôtre Saint-Jean, dans ce magnifique Evangile du Verbe dont les philosophes platoniciens voulaient graver les premiers mots sur le frontispice de leurs écoles, a parfaitement expliqué les rares et confuses lumières, les rares et impuissantes vertus qui brillaient encore au moment où le christianisme se leva sur l'humanité, dans tout l'éclat de ses splendeurs morales et intellectuelles. Il y a deux verbes, parlons plus juste, le verbe divin a deux manières de se communiquer à l'humanité. D'abord le Verbe qui illumine tout homme venant dans ce monde, se communique à lui par la raison humaine, reflet de la raison divine, mais reflet affaibli et pâlisant depuis la chute de l'humanité ; ensuite le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, il a suppléé à la première révélation devenue insuffisante, depuis que les nuages de l'orgueil ont obscurci notre entendement, et que les poisons des passions ont visité notre esprit, avec sa morale pour redresser notre cœur ; Les hommes vertueux qui, dans le monde païen, existaient avant le christianisme, étaient ceux qui écoutaient encore le Verbe, qui illumine tout homme

venant dans ce monde. Les beaux vestiges de vérité et de morale que l'on peut admirer en eux, venaient de cette révélation primitive que Dieu donna à l'humanité comme un céleste patrimoine à l'origine des choses. Hélas ! de combien d'ombres ces lumières étaient mêlées ! Le divin Platon, qui garda le célibat toute sa vie, et dont les écrits respirent la chasteté, ne voulait-il pas établir la promiscuité des femmes dans sa république ? Socrate, après avoir admirablement discourt sur l'immortalité de l'âme, ne recommanda-t-il pas à ses disciples de sacrifier un coq à Esculape ? Mais, nous l'avons dit, nous ne voulons pas faire le procès à ces grands hommes, vraiment dignes d'estime, pour avoir écouté et entendu la voix intérieure qui parlait à leur cœur au milieu du tumulte des passions ; pour avoir lu quelques traits à demi effacés de l'Evangile primitif que nous portons dans notre âme, à la lueur de cette lampe divine allumée dans notre intelligence et dont nous avons obscurci les rayons. C'est la société antique dont nous avons déroulé le tableau, et l'on ne peut nier que l'esprit de famille n'y fût profondément altéré par la corruption de l'entendement et celle du cœur, qui étaient venues se refléter dans les religions, les lois et les mœurs de l'antiquité, sans que les enseignements des philosophes aient pu arrêter ce torrent d'erreurs et de vices qui menaçaient de tout emporter.

Le christianisme modifia profondément l'esprit de la famille, parce qu'il attaquait les vices de la famille antique dans leurs deux principales sources, les idées et les sentiments, les esprits et cœurs. La religion d'un peuple, c'est son âme même : or tout change, quand l'âme est changée. Les mœurs, les lois qui ne sont que l'expression extérieure et publique des sentiments et des idées, subissent infailliblement leur influence toute-puissante, et se conforment peu à peu à toutes les variations qui se produisent dans ces deux centres de vie et d'action, où tous les grands nœuds des choses humaines se lient et se délient. De même que dans le corps humain, tout ce qui agit puissamment sur le cerveau et sur le cœur, réagit avec force aux extrêmes les plus éloignés, à cause des deux systèmes généraux d'organisme qui se rattachent à ces deux puissants organes ; de même dans le corps social, toute grande modification dans le corps social, toute grande modification dans les sentiments et dans les idées, réagit dans les lois qui sont l'expression des rapports nécessaires, et dans les mœurs qui sont le reflet de ce qui se passe dans l'esprit et le cœur de l'homme. Or l'avènement d'une religion n'est pas seulement une modification dans